

SEANCE PLENIERE - MUTATIONS DES SOCIETES PASTORALES

LES MUTATIONS DES SOCIETES PASTORALES

EDMOND BERNUS

Directeur de Recherche ORSTOM

Les sociétés pastorales n'ont jamais été figées. Elles n'ont cessé d'évoluer, de se transformer en fonction de contraintes climatiques, économiques et politiques.

De nombreux pasteurs ont pu, jusqu'à une époque récente, conserver une économie fondée sur un élevage extensif avec un troupeau d'une taille suffisante pour vivre sans mettre en péril l'équilibre du milieu. Malgré des crises répétées telles que "sécheresses, famines, épizooties, guerres", les éleveurs ont trouvé des solutions dans des modèles traditionnels de production pastorale, variables d'ailleurs d'une société à l'autre : le modèle peul différent du modèle massaï, le modèle turkana du modèle touareg.

Chaque civilisation pastorale a su créer une éthique commune à laquelle chaque membre doit souscrire après une longue éducation. C'est, par exemple, "la voie peule" exposée par Diouldé Laya : "cette voie, ce qui la fonde est le bon voisinage : les gens entre eux font preuve de bonne éducation en rassemblant le bétail les uns des autres, font attention les uns aux autres, veillent sur le malade, prennent soin du bovin malade." C'est un véritable code pastoral comme l'exprime un vieil éleveur interrogé par Maliki : "Pour nous, la tradition est comme un chemin qu'il faut suivre pour aller jusqu'au bout. Il ne faut aller ni à droite, ni à gauche ... Pour nous, nous éloigner de ce chemin, c'est la honte, l'égarement, la mort ... Pour nous, la pratique de l'élevage est quelque chose de très grand, qui nous permet de constituer un peuple. Sans le bétail, il n'y a pas de communauté. En plus, on ne peut pas pratiquer l'élevage et rester tout seul à l'écart du groupe ... Quand un autre éleveur passe par ton puits avec son troupeau, donne-lui à boire, à lui et à toutes ses bêtes : qu'il s'agisse d'un homme riche ou d'un indigent, donne toujours ton eau à celui qui en a besoin ... Si tu trouves sur ton puits une bête égarée, abreuve-la comme s'il s'agissait de ta bête la plus chérie." Ce code pastoral, cette voie peule, c'est la solidarité qui s'accompagne du prêt d'animaux, la vache attachée "qui reste dans le troupeau de celui qui l'a reçue, jusqu'à ce qu'elle lui donne trois portées. Et ces portées lui appartiennent. Il peut les marquer avec sa marque." Et cette vache est la plus aimée, car c'est la vache de l'amitié.

Ces sociétés pastorales ont su exploiter des milieux très contrastés avec des troupeaux adaptés et des techniques variées. Les éleveurs ne se contentent pas de conduire vers les pâturages et les points d'eau des troupeaux, mais aussi surveillent la reproduction, dirigent les croisements en opérant des sélections destinées à développer certains caractères génétiques utiles favorables à la lactation, à la résistance au portage, à la rapidité à la course ou visant à atteindre un modèle esthétique (robe unie ou cornes en lyres). Ils contrôlent la composition du troupeau (abattage, castration) en fonction du but recherché (maximum de femelles en vue de la production laitière, nombre de mâles plus important en vue du transport caravanier). Enfin, ils favorisent tel ou tel type d'animal selon la charge affective que lui accorde la tradition (vache, chamelle, brebis).

MUTATIONS PASSEES

Sahara et Sahel sont des zones à hauts risques et les éleveurs qui y vivent en ont pleine conscience. Dans l'Ancien Testament, c'est Joseph, qui interprète les songes du Pharaon qui a vu sept vaches grasses dévorées par sept vaches maigres, image des phases alternées du climat aride : les éleveurs savent que la sécheresse - c'est-à-dire des pluies insuffisantes ou mal réparties dans le temps ne permettant pas à la végétation de parvenir à maturité - est une éventualité, une menace toujours présente et qu'elle fait partie d'un jeu complexe qui met aux prises hommes, troupeaux et milieu ; bien des techniciens venus d'Occident, sûrs de leurs statistiques, décrétèrent anormales les années déficitaires par rapport à la moyenne et basèrent leurs projets sur des "normales" calculées sur de courtes séries.

Ces risques impliquent de brutales crises, des hécatombes d'animaux : c'est Job, encore dans l'Ancien Testament, riche éleveur (7 000 moutons, 3 000 chameaux, 500 paires de boeufs, 5 000 ânesses) qui perd tous ses biens à la suite d'attaques de pillards, de la foudre et d'un grand vent venu d'au-delà du désert ; il retrouve ensuite sa fortune, et montre ainsi la précarité de cet élevage et le mouvement sinusoïdal qui préside à son "développement".

Ces variations, bien entendu, obligent les éleveurs à des adaptations successives et parfois contradictoires : scissions, migrations, regroupements, sédentarisation. Ces changements exigent une grande aptitude à s'adapter à des situations mouvantes.

Les sociétés pastorales se caractérisent pour la plupart par une organisation sociale souple et ouverte qui leur permet de réagir rapidement en face d'événements inattendus : la fuite et la migration, aussi bien que la mutation sur le plan économique. Le passage du nomadisme à l'agropastoralisme et à la sédentarité n'est pas une évolution inéluctable et récente, et les cas de processus inverses s'observent couramment, qui conduisent des pasteurs fixés à un nomadisme retrouvé. Les groupes nomades, en se fractionnant, ont la possibilité de modifier leurs structures économiques, permettant à de petites cellules géographiquement séparées de pratiquer l'agriculture, l'élevage, ou les deux à la fois. Selon les crises climatiques, sociales ou politiques, les familles, les groupes migratoires peuvent changer de composition, évoluer vers un nouveau mode de vie.

Mais en même temps qu'une grande souplesse d'adaptation à des conditions changeantes, c'est un réel attachement à la vie pastorale qui caractérise l'éleveur : dans de bonnes conditions bien sûr, cette vie est synonyme de liberté. La possibilité de choisir ses itinéraires, son lieu de camp, ses partenaires et son voisinage, de scinder ou de regrouper ses animaux, lui permet d'opérer des choix toujours réversibles. C'est grâce à cette flexibilité que les éleveurs échappent en partie au déterminisme imposé par les seules conditions écologiques. Ces possibilités de choix multiples ont permis l'élaboration de civilisations originales.

CONTRAINTES PRESENTES

Les déficits pluviométriques récents, amorcés en 1969, poursuivis jusqu'en 1974, ressurgis en 1983 et 1984 avec une intensité record, ont placé les éleveurs dans une situation nouvelle. Ces "sécheresses" ont toujours existé, mais elles s'accompagnent aujourd'hui d'un accroissement de la population humaine et animale inconnue jusque-là, d'une saturation de l'espace renforcée par une colonisation agricole qui s'étend aux dépens des parcours pastoraux. Les États, par leurs services techniques (Élevage, Agriculture, Eaux et Forêts), par les ONG, par les grands projets régionaux confiés aux agences internationales, interviennent de plus en plus. Les sociétés pastorales ne peuvent plus rebondir comme par le passé et doivent s'inscrire dans des projets qui ne sont pas toujours les leurs ou chercher à l'extérieur des moyens de subsistance hors du cadre pastoral.

Le nomadisme pastoral exige de vastes espaces, des parcours qui ne soient pas fermés, dont les limites ne soient pas trop rigides, pour offrir des ressources complémentaires qui varient au cours de saisons jamais reconduites, toujours imprévisibles. On le sait, l'emprise des éleveurs sur le sol est faible ; aujourd'hui encore, après le départ d'un campement, il ne reste qu'un enclos de branchages d'épineux, des accumulations de déjections animales, les cendres d'un foyer, des piquets de tente : or, ces traces s'effacent, tous les déchets biodégradables disparaissent et les parcours pastoraux semblent libres et non appropriés, lorsque provisoirement ils sont délaissés. En Ouganda par exemple, les parcours de saison sèche des Karimonjong furent considérés comme inoccupés et "donnés" aux tribus voisines. Dans l'Afrique de l'ouest, les points d'eau publics (puits ou forages) furent mis à la disposition de tous, ce qui provoqua un afflux de pasteurs étrangers sur des parcours dont les usagers existaient.

Dans bien des régions où cohabitent éleveurs et paysans, lorsque la population augmente, une partie des parcours est mise en culture. Au Burkina Faso, dans la zone sahélienne, on estime qu'en vingt ans (1965-1974) les surfaces cultivées ont augmenté de 2,25 % par an pour atteindre 12 % de la surface totale ; cette progression est proche du taux estimé de l'accroissement de la population (2,5 % annuels). La mise en culture de nouvelles terres a soustrait aux parcours, pendant la même période 140000 ha (soit 4 %). Les terres les plus fertiles sont défrichées : la colonisation des bas-fonds pour le sorgho prive les troupeaux de parcours jusqu'alors très fréquentés en saison des pluies ; de plus, en raison de l'érosion, de la dégradation des pâturages, on estime à 20 ou 25 % la diminution de la production fourragère. Les éleveurs sont ainsi dépossédés subrepticement d'une partie de leurs parcours par des paysans qui enclosent de haies ces défrichements pour les protéger de la divagation des troupeaux tout en marquant leur nouveau territoire cultivé.

Dans la région de Tanout, au Niger, les cultures sous pluie s'étendent de plus en plus depuis une trentaine d'années, malgré des déficits pluviométriques répétés. On constate ce fait paradoxal : si l'isohyète de 350 mm a été repoussée de plus de 100 km au sud au cours de cette période, la limite des cultures sous pluie a progressé de 50 km vers le nord : d'un côté, avancée de l'aridité vers le sud, de l'autre progression des champs vers le nord avec doublement des surfaces cultivées en mil entre 1968 et 1977. "L'accroissement de la population a donc pour conséquence la suppression des jachères, l'occupation des terres marginales (bas-fonds) au sud et l'avancée vers le nord des cultures vivrières. Dès lors l'occupation pastorale et vivrière ininterrompue provoque "la diminution des surfaces boisées, la disparition de certaines espèces végétales, la dégradation des pâturages ..." (Morel & Moussa, 1987 : 205-215).

Au Mali, le Delta intérieur du Niger est une plaine immense dans laquelle sont intimement mêlées les surfaces en eau et les prairies : une herbe vivace, le bourgou (*Echinochloa stagnina*), colonise les dépressions : ces pâturages inondés, sur terre de décrue en saison sèche, permettent de nourrir de nombreux troupeaux. Ces dépressions, ces "bourgoutières, sont convoitées par les agriculteurs pour augmenter leurs surfaces cultivées et également par l'Etat qui favorise l'installation de casiers à riz grâce à des financements internationaux. Toute nouvelle rizière est une "bourgoutière" qui disparaît : en vingt ans la superficie des rizières et de leurs jachères a augmenté de 42,5 % et progresse de 1,55 % annuellement (Cissé, 1986 : 21-32) : l'espace pastoral se réduit progressivement.

Si, en zone pastorale, au cours de la saison des pluies, les parcours des troupeaux sont partout en recul devant les défrichements, ils le sont plus encore en zone agro-pastorale avec la diminution, parfois la disparition des jachères et l'installation des cultures désaisonnées ; de ce fait les terroirs s'ouvrent de moins en moins au bétail. Les troupeaux sont refoulés dans un espace qui se réduit d'année en année et qui subit une charge souvent excessive, sans délestage possible.

MUTATIONS ACTUELLES

Chez les éleveurs qui ont conservé des troupeaux, on constate ainsi une restriction des mouvements pastoraux. Le nomadisme collectif se transforme en transhumance avec les seuls bergers ou en déplacements de faible ampleur, ce qui crée une surcharge et l'abandon de l'utilisation alternée de pâturages complémentaires à différentes saisons.

Mais il y a plus grave : menacés depuis longtemps de perdre leurs territoires, les éleveurs sont aujourd'hui menacés de perdre leur capital, c'est-à-dire leur bétail.

Les troupeaux disparus, c'est la fin d'une vie partagée entre les hommes et leurs animaux, l'impossibilité de ponctuer chaque étape de la vie par des dons d'animaux : naissance, imposition du nom, mariage, pré-héritage, héritage ne sont plus les étapes obligées de la circulation et de la redistribution du bétail ; les prêts d'animaux - pour le lait ou pour les deux ou trois veaux de la vache attachée - sont suspendus : dès lors les mécanismes d'entraide ne peuvent plus jouer leur rôle dans la mesure où la pénurie est générale.

Sans animaux, la vie sociale s'arrête, car si, dans de nombreuses sociétés pastorales, la consommation de la viande est rare, elle est liée à des circonstances précises. On égorge des moutons pour les fêtes religieuses ; on immole un bovillon au cours d'un mariage touareg après une corrida où les jeunes gens poursuivent l'animal et lui tranchent les jarrets à l'épée avant de l'égorger ; les festins de viande se succèdent à l'occasion des grands rassemblements des fêtes estivales du gereol chez les Peuls nomades ; enfin, comment sans honte et sans scandale, recevoir l'hôte de marque sans immoler un animal en son honneur ? C'est donc l'impossibilité de s'allier selon la tradition, c'est la perte de tous les rapports sociaux. La vie de communauté et de solidarité n'existe plus.

"Pour un BoDaaDo, le seul travail est le troupeau. Tout le reste n'est que mensonge" dit un Peul âgé. Aussi, pour ne pas quitter la zone pastorale, pour rester au contact d'un troupeau, pour faire le seul travail qu'ils connaissent, certains éleveurs conduisent les troupeaux des autres : ils deviennent bergers salariés. Mais les animaux qu'ils gardent sont étrangers et ne font pas partie de cette communauté qui unit un groupe social humain et un groupe animal ; ce n'est pas le troupeau vers lequel convergent les intérêts de toute une famille.

Corollaire de ce constat : le berger mercenaire ne garde pas les troupeaux des autres comme il garde les siens. Un cultivateur Manga de l'est nigérien le sait bien : "si, dit-il, tu confies tes animaux à un Peul qui n'en a pas, il ne fera pas de son mieux. Il marchera seulement dans la brousse au hasard. Mais s'il met tes animaux dans son troupeau, alors tes bêtes vont en profiter, car le berger suivra le meilleur chemin de l'herbe pendant toute la journée et tes animaux ne maigriront pas."

Dans la zone pastorale centrale du Niger, on estime que "les bêtes sous contrat de gardiennage constituent plus de 50 % du total des bêtes exploitées" (Maliki, 1985). Ici encore on constate que cette forme d'élevage a des incidences non négligeables sur les pratiques pastorales. "Dans les nouveaux troupeaux, le nombre des animaux a tendance à augmenter, beaucoup plus que dans les troupeaux destinés simplement à l'autosubsistance, et cela afin de réduire les coûts de production par unité animale. Les naissances sont moins espacées et les jeunes veaux, sevrés plus précocement que les veaux des troupeaux familiaux, meurent plus facilement. D'un point de vue génétique enfin, il y a une baisse considérable dans la qualité des naissances du fait de l'abandon progressif des principales techniques de sélection et de production des taureaux géniteurs." (Maliki, 1985).

ACTIVITES DIVERSIFIEES OU SEDENTARISATION ?

Le changement majeur survenu réside dans le passage d'une économie basée sur un élevage extensif et quasiment exclusif à une économie diversifiée qui cherche, à l'extérieur du modèle traditionnel, de nouvelles sources de revenus, chaque famille privilégiant l'une ou l'autre de ces activités qui sont, chez les Peuls nomades :

- garde du bétail de non-éleveurs, phénomène déjà cité ;
- exode saisonnier d'une partie de la main d'oeuvre adulte, les hommes cherchant des places de gardiens, hommes et femmes vendant des bijoux en cuivre ou faisant commerce de charmes magiques ;
- sédentarisation et défrichement de champs dans des zones souvent marginales.

Les sociétés pastorales dès lors adoptent les stratégies des agro-pasteurs qui, pour limiter les effets d'un déficit pluviométrique, jouent sur les diverses ressources de leur système de production : "une mauvaise campagne céréalière ne correspond pas forcément à une mauvaise année fourragère, et la complémentarité entre ces deux activités de production contribue à atténuer les risques de pénurie", nous dit Milleville (1989 : 234) à propos de la zone sahélienne du Burkina Faso. "La coexistence, au sein des unités familiales, de plusieurs activités de production, représente à l'évidence un facteur d'autonomie et de régulation de systèmes inscrit dans un environnement instable et soumis à des fluctuations climatiques fortes et imprévisibles." Mais ce système n'est viable que dans une exploitation mesurée du milieu, ce que la croissance démographique bien souvent interdit.

La sédentarisation est un phénomène qui a toujours existé. Fixation par appauvrissement, dans le cas le plus fréquent d'éleveurs ayant perdu leur bétail, de serviteurs cherchant leur autonomie économique ou de familles trop nombreuses qui se scindent et dont une fraction essaye de s'implanter en milieu paysan ; pour certains, cette sédentarisation n'est qu'une pause pour leur permettre de reconstituer leurs troupeaux. Fixation par enrichissement, lorsque des éleveurs trop nombreux et riches en bétail quittent la zone pastorale pour s'installer en corps constitué, avec leur organisation politique et sociale dans un pays mieux arrosé : c'est le cas des Kel Geres au Niger qui ont quitté les montagnes de l'Air au 18ème siècle pour se fixer aux frontières du Nigeria actuel et développer une économie fondée sur l'élevage, l'agriculture et le commerce caravanier.

La sédentarisation coercitive est celle qui est mise en oeuvre par les Etats désireux de mieux contrôler leurs populations : cette politique a été pratiquée en Egypte, en Mongolie depuis longtemps. Pour les gouvernements, c'est souvent une fin en soi comme un moyen d'intégration et on pourrait citer de nombreux cas de sédentarisation forcées qui ont été des échecs.

Si elle est son propre objectif, "la sédentarisation risque fort de constituer une nouvelle illusion et de rendre les intéressés encore plus dépendants, remarque André Marty. De plus, réalisée comme un simple point de chute ou de sauvetage, elle ne peut qu'entraîner un renforcement de l'attitude prédatrice vis-à-vis de la nature et une dégradation accélérée des écosystèmes avoisinants. Considérée, au contraire, comme un point de départ à l'intérieur d'une nouvelle dynamique incluant la dimension productive, elle peut déboucher sur des expérimentations techniques et sociales originales porteuses d'avenir prenant en compte la nécessité absolue de préserver les potentialités d'écosystèmes réputés fragiles."

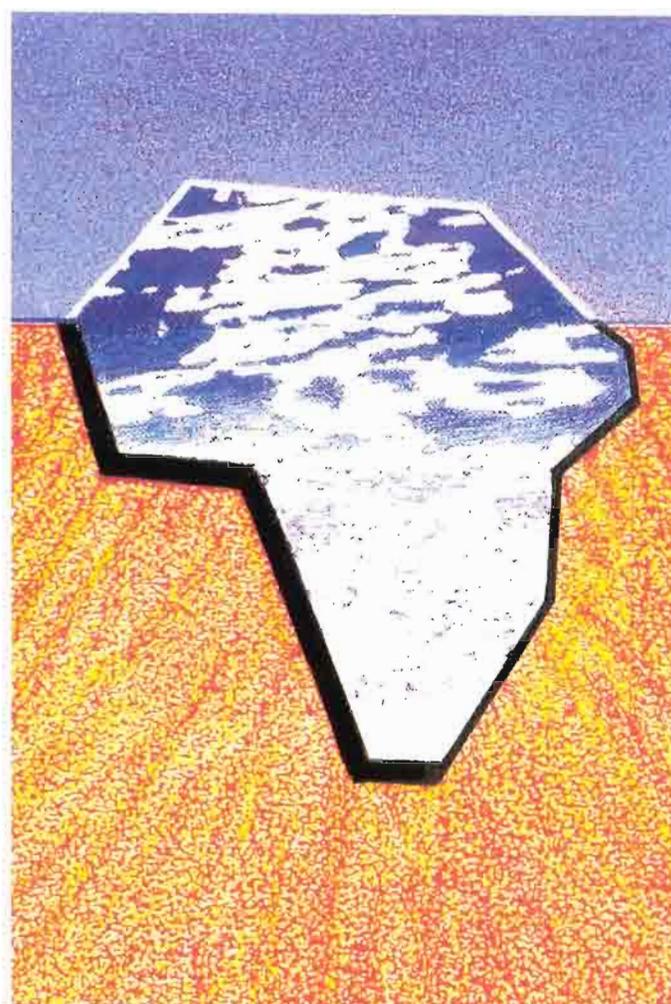
Pour conclure, il apparaît dans les mutations actuelles que les éleveurs subissent de plus en plus les crises. "Le processus de dessaisie de la propriété animale favorise l'apparition d'une vaste catégorie d'éleveurs démunis de tout moyen de production et parallèlement, la concentration du capital animal entre les mains d'une minorité (...). L'appauvrissement du groupe pastoral mine les capacités mêmes de la société à se reproduire et à reproduire son capital animal à travers les schémas traditionnels d'entraide et de coopération." Concentration du troupeau, élevage péri-urbain comme en Mauritanie autour de Nouakchott, donnent lieu à des mutations qui abolissent les tissus de solidarité ancienne et les liens unissant les hommes et leurs animaux, dans un même espace exploité.

Beaucoup de projets tendent à organiser des associations coopératives d'éleveurs et à leur donner un cadre territorial. Ces projets sont lancés dans presque tous les pays d'élevage sahélien sous des formes variées. Les pasteurs voient souvent aujourd'hui leur avenir engagé sans qu'ils aient vraiment pu connaître le sens des décisions prises pour eux. Certes, les sociétés pastorales doivent être ouvertes sur le monde et ne pas être confinées dans un ghetto qui les isole. Les programmes mis en place doivent permettre aux éleveurs de participer à ces mutations, à la création des associations, à la gestion des parcours, à la politique foncière sans qu'il y ait accaparement par une autorité quelconque, traditionnelle ou politique. Il faut surtout que ces projets sachent utiliser les savoirs pastoraux et la connaissance inégalable de leur milieu qu'ont les pasteurs. En somme il faudrait que les techniciens de l'élevage soient aussi des bergers éduqués dans le code pastoral de la tradition, patrimoine commun de chacune de ces civilisations.

MINISTERE DE LA COOPERATION
ET DU
DEVELOPPEMENT

MINISTERE
DES
AFFAIRES ETRANGERES

ACTES DU COLLOQUE DE L'OBSERVATOIRE DU SAHARA ET DU SAHEL



PARIS - PALAIS DES CONGRES
5-6-7 JUIN 1990